

Des milles et une
nuit

Cet été, osez naviguer la nuit. Découvrez les bonheurs d'un quart de nuit, lorsque vous êtes le gardien du sommeil des autres, profitez des constellations et atterrissez sans encombre au port, la tête pleine d'étoiles. Nuit magique...



**Des nuits, des nuits, des nuits...
j'en ai fait des nuits.**

Des blanches, des noires.

**«Nuit» ne veut rien dire ici : on voit
clair sur la mer, et l'aube et le soir
vont sans ordre. On y voit assez
pour se dire que c'est le plus
bel endroit du monde. On reste
tout seul dans le noir, des heures,
et on pense pour vingt ans,
tellement on pense. Ça devrait
être obligatoire pour pas rater
sa vie, les quarts de nuit.**

La nuit, c'est quand il fait noir. Riez, mais en ville, personne ne s'en souvient. En mer, c'est quand il fait noir. A flipper des cargos. A repêcher des souvenirs. A s'inventer des écueils, à tâter du monstre.

Il y a les grands sensibles, qui ne se remettent pas du ciel, il y a les forts en thème, qui ont tout fait de nuit, il y a les grands anxieux, sûrs de rien sauf du péril, il y a ceux à qui ça ne fait plus rien et puis il y a les émerveillés, les enfantins, ceux pour qui chaque nuit est la première, et la dernière, ceux qui n'en perdent pas une miette... Ceux qui prennent les étoiles mourantes pour des sous-marins russes, et ceux qui croient encore qu'on chasse les cargos à coups de corne (de brume)...

C'est que c'est une aventure, la nuit. On perd un peu d'apesanteur. On risque sa vie chaque fois sur une banquette. Si on tombe, la nuit, on est mort. Mais si on ne tombe pas, qu'est-ce qu'on vit bon

Il faut toujours être réglo, sympa, à l'heure. Même si le couillon avant moi a trouvé cent raisons de mouliner tout son quart sur ma tête.

Mes nuits de pain noir. Passées à pomper, la tête pleine d'eau vrillée au geyser d'un presse-étoupe en fuite, me demandant où tout ça finira bien par nous conduire...

Mes nuits de grains, comme si quelqu'un avait jeté une poignée de sable, un de ces marchands qui piquent les yeux, avec ses pluies et ses gifles, et qui me rendent mon âme mioche parce que, waouh, on se croirait dans une vraie tempête.

Mes nuits de pluie, où le foyer est en bas, avec les autres heureux autour du cassoulet qui fume dans le rond de lumière. Dehors, c'est l'hiver, on regarde passer le flot par la fenêtre comme un feu de cheminée, et on sort couvert comme un Esquimau quitte son igloo. Sur le pont, on fait rempart de son corps pour proté-

Toutte la nuit, toutes les

Un peu de jour parle encore, mais elle est déjà là. Des dauphins passent dans un frisson de lune, l'heure est toujours entre chien et loup. Moi, je suis du chien, 6 heures-9 heures, 18 heures-20 heures, et je suis du loup, 2 heures-4 heures, 22 heures-minuit... Chaque fois que Ian monte sur le pont pour me remplacer, il me dit «*Good morning*». Aussi je ne vis que d'aubes. Deux heures du matin est une aube, minuit en est une autre. On me crie au hublot qu'il faut descendre le spi, je cours sans rien voir sur un pont obscur. Il n'y a pas de nuit, il n'y a que du noir, la lumière puis l'obscurité, l'obscurité puis la lumière. C'est une autre longueur du temps. La mer est ici, hier, demain et aujourd'hui, elle est mon lever, mon coucher, mon après-midi, et tout recommence toujours, comme une chanson d'Edith Piaf, padam, padam. La nuit en mer ressemble à de la musique. Mes nuits avec Bob Dylan. Quand il y a de la lune, j'essaie de la couvrir de continents pour oublier son visage. Elle a dans l'hémisphère Nord une tête de vieille femme en pleurs, alors qu'au Sud, elle a l'air d'un jeune enfant étonné... Quand il n'y a pas de lune, je sais lire le bateau sur ses lèvres.

dieu, qu'est-ce qu'on vit... Rien n'est plus beau qu'un quart de nuit, rien n'est plus mystique.

Rien n'est plus épique. Ian dit que si nous entendons des pirates arriver moteur en trombe, il faut éteindre toutes les lumières. Une fois, ils sont venus, au large de l'Amazonie. Si près que j'ai vu leurs silhouettes dans l'ombre. «*Children... Children...*». La nuit du chasseur. J'ai fait ma prière, j'ai dit «vingt dieux», la belle vie que j'ai eue, j'ai fait mes dernières pensées et puis... on s'est évanouis dans la nuit. La mort aux trousses. J'en ai eu des frousses.

Rien qu'une île, une île dans le noir, une île mystérieuse, qu'on imagine des heures et des heures dans l'obscurité, c'est du John Glenn, c'est du Gagarine...

Même quand l'autre est de quart, là-haut, tout seul au monde, j'épie son souffle, son pied, du fond de ma couchette... Est-ce qu'il est encore là? Est-ce que je ne devrais pas me lever pour aller voir? Il vient peut-être de tomber, je devrais me lever... Mais je gueule depuis mon oreiller: «*Marcel?... Marcel?... MARCEL?!...*», jusqu'à ce qu'un lymphatique «*Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?*» me donne mon ticket pour le sommeil. J'en ai fait des nuits... A veiller sur les autres, comme un chef de famille. Mon foyer, c'est un quart de nuit.

ger les mangeurs de cassoulet. Mon foyer est un quart de nuit.

Mes nuits d'anthologie, avec des creux qui font revenir la religion et les feux de saint-Elme.

Mes nuits blêmes. Venu d'un espace interstellaire, mais tombé sur le 16, le cri d'un conducteur de cargo ivre, un de ces navires de Corto Maltese arrivés d'un comptoir de Chine, le cri de l'Ukrainien qui tourne autour du monde... Et puis, je vais mourir de fatigue, je dois tenir jusqu'à minuit, alors je marche jusqu'à l'avant ou à la hauteur du mât, je viens à la barre, je me force à fumer pour rester éveillée, je veux voir les étoiles, mais mes yeux ne veulent plus rien, et mon corps veut s'évanouir, alors je marche jusqu'à l'avant ou à la hauteur du mât... Ronde de nuit. Il faut se donner un peu le fouet.

C'est dans ces moments-là que le bateau prend vie. Sur l'eau, parmi des phosphorescences grosses comme des pépites d'or, comme Pinocchio, il bouge. Les winches sortent leur tête râleuse, les voiles ont des humeurs héroïques quand le temps est dramatique, les poulies supplient, le mât rassure, et murmure, comme un ventriloque, des espèces de berceuses. Le souffle transpire par toute la coque, les flancs font jaillir la lumière, et s'ébrouant dans ses lu-

*Navigations de nuit.
Elles sont toujours
riches de souvenirs,
toujours empreintes
de mystère, toujours
uniques...*

nuits

cielles, le bateau semble partir de ses propres ailes, à l'insu des humains qui dorment... Je suis sur le pont sans que les choses me voient et j'assiste, en secret, au manège du bateau qui va. Appelez-moi folle: peut-être. Les veilles prolongées, la consommation d'étoiles, la chair à l'air, les yeux fixes sur ces grands fantômes de drap blanc, forcément ça marque... Si bien qu'en allant se coucher, on croit au contraire qu'on se réveille. On quitte tout un peuple à grand train, pour un sommeil bien fade.

Mes nuits de coups de lune. Si on tombe, on meurt. Mais si on ne tombe pas, qu'est-ce qu'on vit bon dieu, qu'est-ce qu'on vit... La rétine brûlée par la Voie lactée. A cause des dizaines de carrosses et d'attelages dans le ciel, à cause de ces aubes qui n'en finissent pas. Quand je regarde le ciel, je regarde le Temps. Tout depuis le commencement. Et si le jour ne se levait plus? Tout arrive dans le noir. J'ai déjà vu, pendant mon quart de nuit, mon meilleur ami arriver à la nage. Un fantôme qui revient souvent traîner au pied du mât, des papillons dans le

rayon de lune aux machabées dans l'escalier, des bêtes mirifiques aux bruits de la ville, mon frère dans la mer, un grand amour, un vieux vieux mort... On n'a pas peur: on sait que c'est la nuit. Que le matin, on remballer ses histoires. Pour tenir, on mange de la confiture de framboises. Sur la mer obscure, on voit quand on était petit, on voit quand on sera mort, on voit des portraits tout crachés, des tigres, des questions, les Questions, et même les Réponses... Comme une vision extralucide, le temps d'un quart de vérité, à faire sa petite messe, l'existence passe au tamis. Alors, dans le creux de la nuit, au fin fond de son quart, n'apparaît plus que ce qui compte. Comme si, dans le noir, on y voyait vraiment. Avec les yeux de la tête.

Mes nuits de feu. Le ciel s'est couché dans un brasier, on va comme des aigles des mers, comme des pur-sang arabes. Toujours des 9, des 10 même, dans un roulement de colère. Derrière nous, plein d'étincelles, le sillage flambe dans une pluie d'or marin. Des 40 milles en quatre heures et demie. La voile d'avant claque d'un coup impérial, j'entends le bateau en sueur... Donne un coup de reins et se rue vers l'avant, piqué du démon de minuit. Et nous, dans ce chariot de feu, on s'enfuit comme enle-

vés par la troïka d'un prince russe, sur un torrent de foudres. 36°02 N-39°21 W à 500 milles des Açores. C'était ma nuit il y a trois jours.

Sous la lune grosse comme un dieu, on se jure ceci, cela. Qu'on repartira ensemble, un jour, toujours. Dans le petit matin, je retrouve des poissons volants tout raides, l'encéphale fendu par nos coursvies.

Ma dernière nuit. Depuis qu'il n'y a plus de vent, quand le soir tombe, la mer ressemble à la campagne. Sauf qu'on n'a pas besoin de crier pour appeler à table quelqu'un au fond du jardin.

La terre s'approche et je n'ai plus envie d'y aller. Mes quarts sont trop courts. Je suis heureuse comme l'eau, ma petite, comme l'eau vive. J'entends du grec «parakalo» à la VHF. Même en tombant de sommeil, même en dormant debout, je tiendrai mille et une nuits plutôt que d'arriver...

D'ailleurs, personne ne veut la laisser filer, cette dernière nuit. Chacun fait deux fois son quart, et ceux qui râlaient en redemandant. On n'est pas arrivés qu'ils s'y accrochent déjà, comme ce qui donne de l'horizon à la vie, pour s'en souvenir dans l'autobus. Quand je me lève, ils ont pris toute la nuit. Je ne me brûlerai plus la rétine. C'est le petit jour, le petit du grand, mon aube, mon lendemain, mon bleu... J.B. ●

Nos nuits
sont plus
belles que
nos jours...

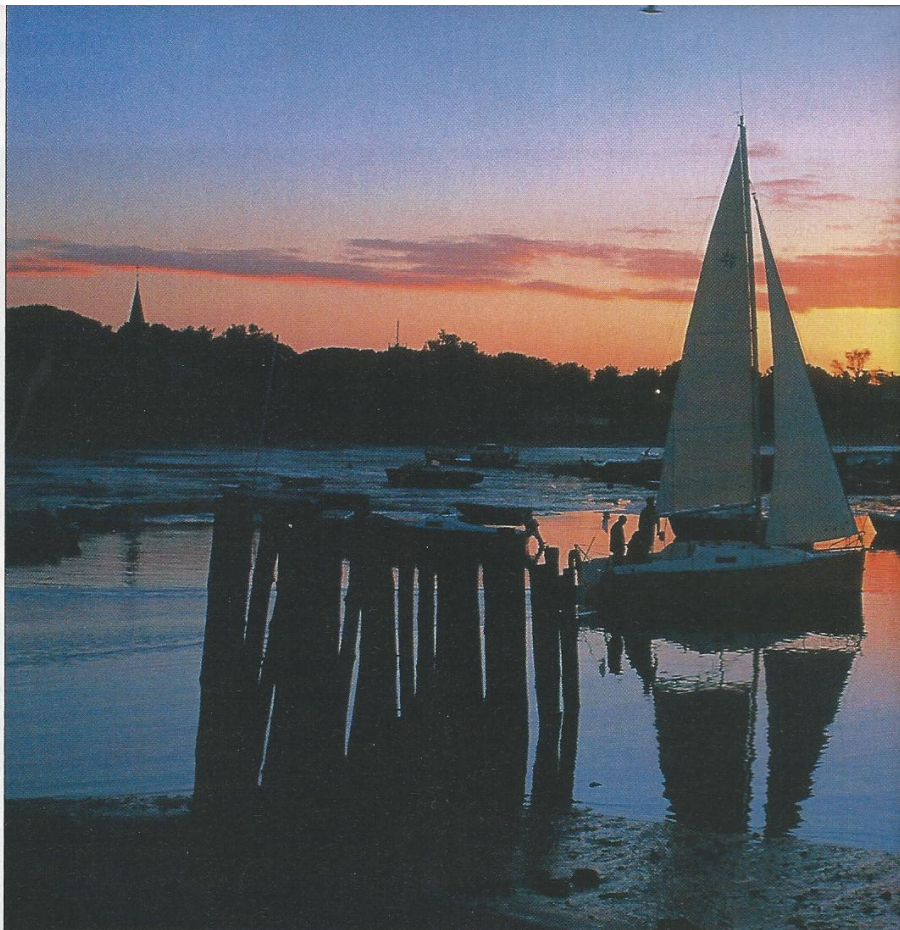
En nuit à mourir

On ne devrait jamais lire José Giovanni en bateau. En tout cas pas la nuit. Tenez, à l'heure où je vous écris, je me trouve entre Porquerolles et la Corse. Nous n'avons pas encore paré la route des ferries d'Ajaccio et, en dehors d'un voilier qui s'est peu à peu écarté de notre route, voulant vraisemblablement atterrir sur Calvi, nous naviguons sur une mer vide. Aucun bateau, pas de vent, même pas encore de lune pour rendre la nuit moins triste. Un quart au moteur, c'est long. Au début, on veille vraiment, mais si, mais si. On s'occupe en rentrant le point sur la carte, puis on ouvre le livre de navigation à la page concernant l'entrée de Bonifacio, on range un peu le fourbi qui s'est de nouveau installé. Puis on commence à trouver le temps long : reporter un point tous les quarts d'heure n'a pas grand sens sur un routier. Alors, on prend un livre, au hasard les mémoires de José Giovanni. Au début, on lit du bout des yeux, faudrait pas oublier de tenir la veille. A chaque fin de paragraphe, consciencieusement, on jette un coup d'œil circulaire sur l'horizon. Personne. On se plonge dans des paragraphes de plus en plus longs, voire, j'ai honte de le dire, dans des chapitres entiers.

Par acquit de conscience, on jette encore un coup d'œil discret par la descente. Et soudain, c'est le choc. On le prend en pleine figure : un éclat blanc juste en travers tribord. Il ne s'agit pourtant que d'un vulgaire reflet de la lune qui s'est levée entre le couloir de la mort et la sortie d'érou de José Giovanni, onze ans de solitude, à peine une dizaine de pages dans lesquelles on s'est abîmé...

Cette fois, on est bien réveillé!

Cela ne vaut pas le choc que j'ai ressenti lorsqu'un hélicoptère - sous le vent et à hauteur de passerelle de cargo - avait brutalement braqué un projecteur sur nous au large des côtes espagnoles, mais l'adrénaline est du même acabit. Tout au moins un certain temps. Car, bientôt, la tentation de la couchette revient, encore plus insidieuse. Alors on se lève, on grimpe deux marches de la descente, on redescend dans le carré, on se cale contre la cuisine, on danse d'un pied sur l'autre en essayant de se laisser bercer par le rythme de la houle. Non! Pas ça, tu vas t'endormir debout comme un vieux cheval de halage! On se raidit de conscience outragée d'avoir failli se laisser aller, on se gratte les fesses, on va faire un tour «aux fruits secs», bref on tourne en rond. Finalement, j'ai décidé d'écrire le petit texte que l'on m'avait demandé sur la nuit. Et ça m'a tenu éveillé. Mais on n'a pas tous les jours un article à rédiger sur la nuit en mer. Juste éviter de lire José Giovanni... **D.A.**



DOMINIQUE LÉRAULT

Ne pas être vu

«Etre vu», oui, certes. Mais pas toujours. Il est des cas - rares - où l'on joue la nuit à cache-cache, en mer. Entre les îles Socotra et Djibouti, par exemple... Quand nous avons appareillé pour rentrer en Europe, on savait tous qu'on allait traverser la zone des pirates. Ça a duré cinq nuits. Avec tout un tas de procédures, à suivre à la lettre.

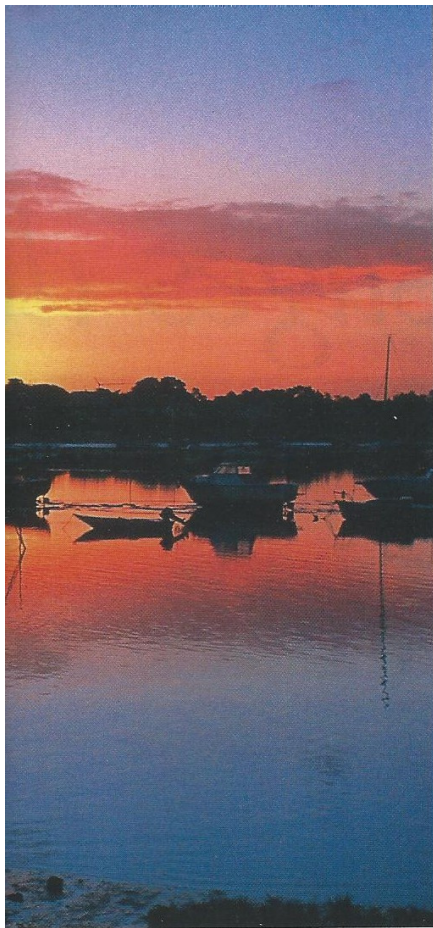
Sur huit membres d'équipage, nous étions en permanence deux sur la plage arrière, un dans le poste de pilotage et un devant. A bord, aucune arme à feu, mais un bout de 150 mètres à traîner pour que ça se prenne dans leurs hélices. Et un projecteur, pour les aveugler. Ça peut paraître gadget, mais c'est assez efficace, paraît-il. Autre règle : interdiction de répondre à la VHF, surtout s'il s'agit d'un Mayday - il ne fait pas bon tomber en rade dans cette région... Et puis, quelques réflexions laissées en suspens : le capitaine et son

second se posaient la question de savoir s'il fallait nous donner directement à eux, nous, les filles, ou bien au contraire, nous mettre à l'abri. L'idée générale, prioritaire, était de les calmer. D'accord sur ce principe, beaucoup moins sur la pratique!

Alerte rouge, donc. A plus de 100 milles de toute côte. Golfe d'Aden. Nuit. Pirate. Mon inconscience et moi, on trouvait que ça sonnait plutôt aventure tout ça. On m'avait mise à l'avant, pour veiller, avec mon talkie-walkie. Nous étions comme un bateau sinistré, abandonné, perdu. Pas un feu de route, ni de vert, ni de rouge, ni de blanc. Ni à bord, ni au loin. J'avais un quart de trois heures, où je ne pouvais rien faire d'autre - ou je ne devais rien faire d'autre - que de scruter la mer et de donner le signal, le cas échéant. Pas de livre, pas de musique, pas de sommeil. Juste les yeux grands ouverts, trois heures toutes les six.

Sans la lune, la mer ne mar-

quait aucune ombre, aucun relief. Alors, je regardais le ciel. C'est une méthode de Sioux pour aiguïser sa vision nocturne. Je regardais le ciel, adossée à l'étau et je me foutais pas mal des pirates. Je ne les croyais pas si dangereux, juste bons à nous faire peur! Trois heures s'égrenaient comme ça, avec ce vent de plus en plus froid chaque nuit passée à nous éloigner de l'équateur. Trois heures à soi pour se promettre d'y penser : au retour qui approche, au voyage qui finit. Et puis, non. Nous étions en mer, c'était mon quart de nuit. Et je ne surveillais pas l'horizon, de toute façon trop noir, ni les autres bateaux qu'on aurait pu voir, au dernier moment, puisque naviguant comme nous, sans lumière. En fait, je regardais la Croix du Sud. Et j'écoutais la musique des vagues d'étrave. Et je ne pensais à rien. Rien d'autre qu'à être bien, là, toute seule, au milieu du golfe d'Aden, des étoiles et des pirates des mers. **A.C.**



Entre chien et loup. Arriver tranquillement dans le mouillage qui s'éteint doucement, voilà toute la magie des navigations au couchant...

La quatrième nuit

Ah, la quatrième nuit! D'après les figaristes, en solitaire, c'est la plus dure. C'est celle où l'on commet des erreurs. Où l'on s'endort sept heures d'affilée au lieu de vingt minutes. Où l'on perd sa lucidité et où commencent les hallucinations. Toute ma vie, je me souviendrai de ma première «quatrième nuit»...

Mini Pavois 2001, entre La Rochelle et Portsmouth. Impossible de fermer l'œil la première nuit. Trop excité par le départ. Ou, plutôt, trop énervé par mon mauvais départ. Entre Yeu et Belle-Ile, cette première nuit blanche est calme. Etoilée. Difficile de dormir la deuxième: la chauscée de Sein et le rail d'Ouessant ne sont pas recommandés pour se taper un roupillon. Au petit matin débute la traversée de la Manche. Le vent rentre du nord-est à 25 nœuds. Comme tous les minis 6,50, mon Super Calin n'est pas très confortable dans une mer courte et par force 6. Je tente de glaner quelques tranches de sommeil de vingt minutes. Pas évident. La troisième nuit n'est pas plus propice pour retrouver Morphée. Le passage du phare d'Ed-dystone est au programme. Pêcheurs, cargos et toujours ce vent de face de 20-25 nœuds m'obligent à puiser dans mes réserves. Dans la journée qui suit, nous doublons Start Point. Et, comme par enchantement, le vent retombe à mesure qu'on avance vers l'Est. Et voilà la quatrième nuit. La fameuse. La fourbe.

Mon expérience en solitaire se limite alors à la Sélect 6,50, disputée quinze jours plus tôt – une boucle de 300 milles depuis Pornichet, deux nuits en mer. Au coucher du soleil, le vent s'est évaporé, la mer assagie. Nous approchons de Portland Bill, à côté de Weymouth. Ici, les courants sont importants, surtout par gros coeff, comme aujourd'hui. Je suis épuisé. Avec le vent, la tension aussi est retombée. Je ne tiendrai pas une nuit de plus sans dormir. Aucun bateau autour. Le mien se traîne. C'est le moment d'aller écraser un bon coup. La sirène de pompier qui me servira de réveil pour la Transat 6,50 n'est pas encore installée. Je règle donc ma montre pour dormir 40 minutes. J'enlève mes couches de ciré et polaire, qui commencent à sentir le fauve, et me glisse en caleçon dans mon sac de couchage. Je m'effondre de bonheur...

J'émerge une heure et demie plus tard, l'esprit embrumé. Quelque chose ne va pas. Ah oui, c'est le bateau. Il est à contre. Depuis l'intérieur, je m'adresse aux deux nouveaux qui sont sur le pont. «Oh, les gars, faut faire quelque cho-

se!» Je les ai recueillis sur une bouée voici quelques heures. Ils étaient postés là pour observer les courants afin d'aider mes adversaires. Le temps passe. Je n'arrive pas à les convaincre de remettre le bateau dans le bon sens. «OK, si c'est ça, je vais le faire moi-même!» Et je sors sur le pont. Il est 2 heures du mat', je suis en caleçon et pas attaché. En retournant à l'intérieur, je leur lance: «Vous voyez, c'était pas plus compliqué que ça!» Mais à qui je parle, moi? Je prends conscience que je suis tout seul. J'ai l'impression d'être saoul. Je n'arrive plus à réfléchir. Je regarde le GPS. Il est illisible. Je colle mon nez dessus pour mieux le déchiffrer: «5... 0... 2... 9... N... 2... 2... 8... W...» Cela pourrait être du coréen que je ne comprendrais pas plus. Va falloir faire les choses dans le bon ordre. Et, surtout, doucement. Remettre mes idées au clair. OK, j'ai eu une hallucination. J'ai juste poursuivi éveillé le rêve que je devais faire. Bon, je suis en course. Je vais à Portsmouth. Euh, c'est où, Portsmouth? Ah, voilà. Moi, je suis ici, et je vais vers... le Sud! M..., c'est pas la direction. Je remonte sur le pont virer de bord pour repartir vers l'Est. L'intérieur est en bazar. Je m'assois sur le seau pour réfléchir. Et me rendors illico. La tête sur la table à cartes, la règle Cras imprimée sur la joue. Impossible de dire combien de temps je replonge dans un sommeil profond. Mais belote, et re. Le bateau se met à nouveau à contre. Et, au réveil, mes deux Ostrogoths sont toujours là, à jacasser telles des commères. «Cette fois, c'est trop! Vous n'en foutez pas une. Vous êtes vraiment des bons à rien!» Je remonte furieux sur le pont voir la tête de mes deux zouaves après cette gueulante. Ils ont encore disparu...

Mais qu'est-ce qui m'arrive, bon sang? J'ai l'impression de reprendre doucement mes esprits après une nuit d'ivresse. Je n'ai pas mal au crâne, mais je fonctionne au ralenti. Le jour se lève dans l'axe. Le soleil et ces quelques heures de sommeil me remettent lentement sur pied. Je retrouve un sursaut de forme et me remotive pour la fin de course. Mais, pendant toute cette dernière journée, je repense à ce qui vient de m'arriver. Une peur rétrospective m'envahit. Savoir que j'ai manœuvré de nuit, sans être attaché, et dans un état second, me fait prendre conscience du danger auquel je me suis exposé. Heureusement qu'il y avait pétrole. Depuis cette nuit-là, j'ai appris à gérer mon sommeil en course. A connaître mes limites pour ne pas sombrer dans un monde parallèle, qui pourrait se révéler l'antichambre de l'au-delà. Désormais, je dors toujours attaché en solo sur un mini avec une grande longe crochétée dans le cockpit. De la sorte, s'il faut sortir d'urgence, pas besoin de réfléchir en se réveillant pour savoir si je suis attaché. La quatrième nuit, c'est celle qui apprend à ne pas refaire deux fois la même erreur... L.L.B.

Meilleur de nuit

Naviguer de nuit, c'est comme appuyer sur «pause». Se mettre en veille, en retrait du monde. Et, en même temps, être plus que jamais au cœur des choses. La nuit, en mer, je vis doublement. Quand je suis de quart et que tout le monde dort, je me sens veuilleur, mère poule, ange gardien. J'aime glisser en silence sur l'eau comme on marche sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les dormeurs. Barrer en douceur pour ne pas faire taper la coque, étouffer le cliquetis des winches, amortir les à-coups des écoutes. Je me fais ma petite croisière rien qu'à moi, entre les étoiles. Je voyage en pensées, je navigue en solitaire. Si le vent fait défaut et qu'il faut subir le bourdonnement du moteur, je m'adosse contre le balcon arrière, loin du centre névralgique, et j'en profite pour scruter le noir et fredonner de vieilles chansons. Régulièrement, plus souvent qu'il ne le faut, je descends faire un point, sous la lueur rouge de la table à cartes. Rien que pour le plaisir. Puis je reprends la barre et le cours de mes rêveries. Même partagée, la nuit se navigue en chuchotements, en demi-mots, en silences. En marge et entre parenthèses. Et puis, quand vient le petit jour et que paraissent les équipiers, il s'est noué une telle intimité avec la nuit que je n'ose la quitter de peur de rompre le charme. Souvent, je ne vais même pas me recoucher – le jour aussi, il y a tant de choses en mer que je ne veux pas rater. D.F.

Nos nuits sont plus belles que nos jours...